



LA LUCARNE d'Ariane Bilheran

«L'Histoire splendide» ou la rébellion des mots

ÉCRIRE POUR NE PAS DEVENIR FOU. COMBIEN D'ÂMES RECLUSES ONT-ELLES RECOURS À CE REMÈDE AU TEMPS DE LA DYSTOPIE SANITAIRE? LIRE POUR COMBATTRE LE DESSÈCHEMENT SPIRITUEL: QUI N'A PAS EU RECOURS À CE REFUGE? A LA JONCTION DES DEUX, UNE DÉMARCHE «THÉRAPEUTICO-LITTÉRAIRE» D'ARIANE BILHERAN. ET UN LIVRE, ÉTRANGE, ÉNIGMATIQUE, POSÉ COMME UNE MÉTAPHORE DU LABYRINTHE ANGOISSANT QUE NOUS AVONS TRAVERSÉ.

Depuis la guerre déclarée aux peuples au printemps 2020, les victimes de ce totalitarisme mondial déclaré par l'OMS ne se comptent plus: misère et famine pour les peuples confinés sans percevoir de subsides, expérimentations de masse (certains parlent de génocide, dont Vera Sharav et les conclusions du Grand Jury de Reiner Füllmich), passages à l'acte meurtriers et transgressifs sur la population (euthanasies, «droits sexuels» des prédateurs, etc.), pertes de revenus et d'emplois, massacre économique des petits indépendants et des agriculteurs, trauma-

tismes psychiques en cascade, chute libre de l'instruction pour les enfants, suppression des libertés, etc. La souffrance psychique est aussi celle de se trouver confronté à un délire, un récit absolument irrationnel, que ni le doute, ni le questionnement, ni le réel ne peuvent plus ébranler. Elle est enfin celle du clivage, de ces clans qui se divisent entre les endoctrinés, les endoctrineurs, puis ceux qui tentent de comprendre quelque chose à ce qui se passe, doutent et se posent des questions. Selon les idéologies, les clans sont plus ou moins peuplés dans un sens ou un autre, selon les

sensibilités personnelles: écologie, progressisme, etc.

LITTÉRATURE ET TÉMOIGNAGE

En 2021, j'ai eu l'idée d'ouvrir des ateliers littérature, pour offrir un espace de créativité et d'expression de cette souffrance. Ce que me rapportent souvent les gens, c'est la perte de leur imaginaire et de leur désir de lire: la percée totalitaire les a asséchés. Ils ont souvent honte des émotions qui les traversent, et pour certains, du mal à se confronter aux conflits de loyauté: si je reconnais que ma tante que j'adore a été odieuse avec moi, parce que je ne voulais pas porter de masque ou me faire injecter, est-elle finalement «si bonne», «si pieuse», «si généreuse»? Dans ces ateliers, nous tricotons les chemins pour redonner leurs lettres de noblesse à nos états d'âme. Et il y a cet autre blocage: ai-je le droit d'écrire si je ne suis pas écrivain? Si je n'ai aucune connaissance littéraire? Je dois dire ici que ma conviction personnelle est qu'au-delà d'une maîtrise de la langue française, ce qui fait l'écrivain, c'est son style, et ce qui fait son style, ce sont ses états d'âme. Dans ces ateliers, je cherche à libérer cette créativité, puis un style, peu importe dirais-je même la maîtrise de la langue française. Un style est un rapport perceptif et représentatif au monde: l'écriture s'en fait la messagère. Un style est, en réalité, inimitable car il incarne les états d'âme de son auteur, dans sa singularité d'homme. Ainsi, bien écrire n'est pas nécessairement représen-

tatif d'un style. Le style est enfin ce sceau indélébile auquel on reconnaît l'auteur. Lire Faulkner n'est en rien comparable à lire Proust, et ce n'est pas qu'une affaire de sujets, mais bien de cette saveur particulière de l'auteur, de l'âme qui écrit à travers lui. Dans ces ateliers, j'ai eu toutes sortes de productions diverses, certaines drôles, d'autres émouvantes, comme ce texte où une dame témoignait de sa douleur vive de devoir prendre son café habituel en usant de toutes sortes de stratagèmes de dissimulation. Peu de témoignages littéraires sont pour autant sortis de cette période. Je suis sûre qu'ils existent, quelque part, je le sais par les confidences des gens, qui écrivent leur journal intime, archivent leurs chroniques personnelles, couchent sur le papier leurs souffrances et leur désarroi, leur incompréhension. Je me demande combien de témoignages de la sorte survivront; j'incite à la publication mais je me heurte souvent au mur de préservation de la vie intime, à celui que l'on peut toutefois aujourd'hui conserver, jusqu'à nouvel ordre ou ordre définitivement nouveau. Aussi, dans ce désert littéraire pour dire la souffrance face à la dérive totalitaire, au milieu de toute une prolifération d'ouvrages sur la science, la politique, les médias, les origines du complot, etc., le livre *L'Histoire splendide* de Guillaume Basquin, paru en 2022, m'a interpellée. Non pas qu'il soit simple à lire, tout au contraire. Le livre se découvre en cinq chapitres et un épilogue. Il est inclassable. Littérature? Témoignage? Philosophie?

Essai? Aucune de ces catégories ne lui convient. Il est hors catégorie. Il incarne l'éruption volcanique d'un flux continu de la conscience qui se rebelle, s'oppose, se refuse à se laisser enserrer dans les carcans de tout récit qui l'habillerait à sa façon. Qui voudrait, ne serait-ce que lui dessiner des contours. L'auteur le dit lui-même: il n'a rien de nouveau à dire, mais le style, c'est de le dire autrement. Et cet autrement est une immense interrogation sur la langue. La langue peut obscurcir, comme elle peut illuminer. Au commencement était le Verbe, et *L'Histoire splendide* est une explosion sémantique baroque, bariolée, qui comprend le moins possible de ponctuation, de freins à l'écriture «comme autant de petits panneaux routiers»: en particulier sont ôtés les virgules et les points-virgules. Car dans le jaillissement de la conscience qui se rebelle contre les digues totalitaires, il est impossible de faire une pause.

ESPÉRER DANS LA LANGUE

Dans un autre texte, écrit en juillet 2022 — donc après *L'Histoire splendide* — intitulé «Journal de l'année de la folie vaccinale», et dédié à la mémoire du Professeur Luc Montagnier, Guillaume Basquin décrit, dans la lignée de Klemperer et de mes propres constats dans Le débat interdit, ce viol totalitaire de la langue. Si l'auteur a écrit son «Journal de CONfinement», qui représente un chapitre de *L'Histoire splendide*, c'est pour «ne pas étouffer dans l'atmosphère irrespirable du covidisme», pour ne pas devenir fou, tel «un funambule

qui marche sur le fil de son balancier.» Son constat est que la langue fut atteinte par la violence politique, et qu'une langue violée devient le bras armé de la Terreur, une langue de la haine de l'Autre. Écrire en secret, dans son monde intime, «avec autant de rigueur que possible: dire les rayons de livres et de jouets fermés au public dans les grandes surfaces, une poupée de type Barbie vendue masquée, les plages dynamiques, les forêts interdites, etc. Un fabricant de jouets avait donc effectivement décidé de produire pour le régime covidiste cet étonnant joujou «sanitaire» (en réalité politique): un kit de vaccination pour enfants, avec poupées toutes masquées. C'est un fait affectif au sens où des enfants vont trouver leur joie en jouant avec cela. Épouvantable! Combien de temps faudra-t-il pour retirer de jeunes têtes blondes toutes ces immondices covidistes?» La France de 2020 et de 2021 a connu la folie de l'enfermement, de l'expérimentation de masse forcée, une vague de délations, coercitions, intimidations et menaces. «Les hommes en vinrent, pour qualifier les actes les plus simples de la vie quotidienne (aimer, respirer, soigner), à modifier arbitrairement le sens habituel des mots. Exterminez-vous les uns les autres!... et décroissez...» Car, *in lingua veritas*: «Résister au langage totalitaire, c'est espérer dans la langue.» L'auteur enjoint son lecteur à mener une lutte éclairée contre de tels usages qui séquestrent la langue. Il rappelle aussi — nous l'avions presque oublié — que le 12 juillet 2021

le Président de la République française avait dit que les non-vaccinés seraient des sous-citoyens, des exclus de la société; que le Pape avait déclaré la vaccination forcée comme «acte d'amour» — le viol dans l'amour... —; qu'en décembre 2021, le Président avait déclaré vouloir «emmerder les non-vaccinés»; qu'il y avait eu d'autres déclarations publiques, comme celle d'affamer les antivax ou encore, celle d'Anastasia Colosimo, politologue et enseignante en théologie politique, qui avait affirmé, sans aucun tressaillement de paupière, sur le plateau de David Pujadas, le 27 décembre 2021, que «laisser mourir les non-vaccinés serait un bon moyen de sélection naturelle.» Basquin rappelle à notre mémoire Onfray et sa comparaison des non vaccinés à des contaminants du SIDA ou des violeurs de jeunes filles. Le totalitarisme, c'est la langue devenue coup de poing sur le visage des innocents. Il faut avoir parcouru plusieurs horizons dans la langue pour en saisir l'infinie liberté. C'est aussi ce que nous raconte *L'Histoire splendide*, qui est un long monologue de la conscience, du pouvoir des mots lorsqu'ils se retricotent ensemble par trait d'esprit, amour, poésie, musicalité, dans une langue vivante, un mélange de prose, de poésie, d'associations de sons: «les cormorans très lents errants en rangs serrés autour du corps déjà mourant de l'auteur ôteur et moteur de texte», une «polyphonie du langage à l'état de convulsion», une «littérature carnavalesquée». La langue déborde, du graveleux au sublime, des langues

mortes aux langues étrangères, des mots anciens aux néologismes, elle est une rivière jaillissante que rien ne pourrait contenir, une protestation de la conscience qui ne désire plus le moins du monde être figée. Le trait est outrancier, car si «chaque mot écrit est une tombe ouverte», ici précisément l'auteur ne peut plus se laisser enterrer dans les mots, car ce qui était acceptable en d'autres temps ne peut plus l'être en ère totalitaire. Écrire est une subtile combinaison, et *L'Histoire splendide* propulse son lecteur dans l'abondance de la jungle, l'emmène faire l'école buissonnière, prendre les chemins de traverse pour retrouver la vitalité de la langue:

« que l'assoiffé vienne
Je suis toutes les formes à la fois:
musicale peinte cinématographiée
composée montée sculptée & enfin
calligraphiée: c'est une suite de
minuscules poèmes où les mots se
touchent & s'écartent »

LES MOTS-SÉMAPHORES

L'auteur n'écrit plus par métaphores, mais «en sémaphores: les mots tournent les uns par rapport aux autres — s'éclairant alternativement». Il faut sortir de la trajectoire, exprimer des états d'âme, qui sont autant de mélanges d'amour, de terreur, d'angoisse, de courage, jusqu'au balbutiement. L'hommage à Joyce est en ce sens interminable, par-delà son évocation: «ô saint James Joyce! — mon Maître — chêne très vieux & très touffu». Le monologue de conscience est aussi durée pure, avec ces 999 aphorismes qui percent les stéréo-

types de langage et refusent toute structure pour affirmer la profession de foi de la vie intérieure. Ni début ni fin. L'auteur lui-même ignore ce qu'il va écrire dans le prochain fragment, ou à la prochaine ligne, mais invoque un temps qui palpète au bout de sa plume. Voici quelques extraits de ces fragments. > «169. le monde pendant le Grand CONfinement: le monde comme fantôme et matrice.» «61. nous habitons / dit Pascal / un grand hôpital de fous: la santé en temps de pandémie est à la rencontre d'un problème physique & d'une affaire d'État – l'enfermement ou la mort?: quel progrès!» «76. la véritable Terreur sanitaire hystérique qui s'est mise en place très vite à l'arrivée du coronavirus millésime 2019 en France: #jerestechezmoi #jesauvedesvies – rarement délire collectif fut plus dément.»

Mais sans doute le fragment le plus important est l'aphorisme 195: «je ne suis d'aucune faction – je les combattrai toutes.» Les frontières qui séparent et divisent ne sont pas du monde de l'esprit. Basquin ne ménage pas sa critique envers les éruptions révolutionnaires, qui «naissent de la rencontre sur une table de dissection & de décollation d'estomacs vides & d'idées enflammées colportées par des théoriciens surchauffés.» À travers les pérégrinations de l'auteur, on comprend aussi qu'il existe une concomitance entre ces périodes de terreur collectives et l'expression sublime de l'action

humaine lorsqu'elle est courageuse. L'auteur cite «Olympe de Gouges / la première à s'émouvoir publiquement de ces horreurs / publie un pamphlet intitulé la Fierté de l'innocence où elle stigmatise les meurtres en ces termes: le sang / même celui des coupables / versé avec cruauté & profusion / souille éternellement les révolutions – elle sera décollée pour ce crime.» Ce livre est tout sauf une molle promenade de santé, agréable, romanesque, qui ménagerait ou illusionnerait son lecteur. *L'Histoire splendide* est même un livre destiné à épouvanter toute rationalité desséchée, par son désaveu et sa condamnation. L'hyperconnexion du cerveau est une hyperdéconnexion de la conscience. Enfin, l'amour est remis au centre de notre échiquier: «homme libre toujours tu chériras le sexe féminin!» Car la pièce la plus puissante est la reine, et non le pion. La seule bonne nouvelle des périodes totalitaires dans l'histoire humaine est que, par leur visage de contrôle absolu et haineux, elles mettent l'esprit à l'épreuve de l'amour et de la liberté.

LECTURES RECOMMANDÉES

- Guillaume Basquin, *L'Histoire splendide*, Éd. Tinbad, 2022.
- Guillaume Basquin, «Journal de l'année de la folie vaccinale», in *Les Cahiers de Tinbad*, n° 13, automne 2022.
- Ariane Bilheran, *Le débat interdit*, Paris, Éd. Guy Trédaniel, 2022.